

Paolo Rumiz

**CHANT
POUR EUROPE**



ARTHAUD

Chant pour Europe

Paolo Rumiz

Chant pour Europe

Traduit de l'italien par Béatrice Vierende

ARTHAUD

Copyright © 2021 by Paolo Rumiz
Published by arrangement with The Italian Literary Agency
© Flammarion, Paris, 2024 pour la présente édition
82, rue Saint-Lazare
CS 10124
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-9450-0
Cet ouvrage a bénéficié de l'aide à la traduction CEPELL



**CENTRO
PER IL LIBRO
E LA LETTURA**

Cette nuit-là, un naufrage

Ces lignes pathétiques, je les écris en partisan, en ultime maquisard qui, depuis sa tanière dans les montagnes, polycopie des paroles de révolte à l'intention d'un peuple opprimé par une occupation étrangère. « Citoyens ! Votre patrie est en danger ! Faites front tous ensemble ! Rappelez-vous vos origines ! Ne bradez pas votre culture ! » Voilà ce qu'il voudrait écrire, mais il sent que ces paroles sont inutiles. Que les gens seront bien rares à l'écouter. Il n'y a pas d'occupation étrangère ; le peuple est repu et distrait. Et ne s'aperçoit pas que cette patrie, son grand amour, est mourante.

Ce qu'il voit le désole. Les nations alliées avancent à l'aveuglette, secouées par les événements. Après avoir abattu le mur de la honte, elles élèvent à présent d'inutiles barrières ou bien elles en reviennent à la barbarie des fils barbelés. La France, en qui tant de gens avaient espéré, est devenue méconnaissable, coincée dans un État policier. Au milieu d'une multiplication des conflits, il ne sort du continent européen aucun chef digne de ce nom. L'alliance s'est vidée, sa faculté de médiatrice a

Chant pour Europe

disparu, personne ne la prend plus au sérieux, ni au Moyen-Orient, ni en Afrique, ni en Ukraine, ni dans le Caucase. L'illusoire exportation de la démocratie n'a débouché que sur le chaos, tout en déplaçant des millions de malheureux, tandis que les gens se bercent encore de l'illusion qu'ils ne sont pas en guerre depuis des années pour le compte de tiers et que les armes fournies à d'autres ne tuent pas les enfants. Écrasée par une pensée strictement atlantique, l'Europe renonce à revendiquer sa diversité méditerranéenne et tolère que la *Mare Nostrum* serve d'abattoir. Après avoir revendiqué pendant des siècles son propre droit à l'émigration, maintenant que le flux s'est inversé, elle confie à des milices impitoyables le soin de défendre ses frontières contre les plus faibles. Elle s'est habituée à la déshumanisation.

Cette patrie qui est la sienne, c'est l'Europe, et il voudrait hurler : où t'es-tu cachée, ma terre ? Dans quel antre, quelle anfractuosité, toi qui es mon essence et ma foi, mais aussi mon infini découragement ? J'ai passé une vie entière à te chercher, toi, le fascinant magma d'histoire, de langues, de religions, de cauchemars, d'espoirs et de convulsions, toi, le sédiment qui a donné naissance, comme par miracle, à l'Idée. Je t'ai parcourue par voie de mer et de terre, à pied et par le train l'hiver, de l'Atlantique à la mer âgée, de l'Arctique    Odessa, de Trieste    Kiev et Moscou, de Berlin    Istanbul. Depuis les Carpates, je me suis tourné vers la plaine où le soleil arrive de l'Oural, je t'ai suivie le long du

Cette nuit-là, un naufrage

scintillement du Danube, du Niémen et du Guadalquivir. De l'Irlande à la Turquie, j'ai frappé aux portes des monastères qui t'ont sauvée de la dévastation des barbares. J'ai brandi ta bannière, je t'ai consacré des livres. Des Alpes à la Sicile, je me suis éreinté à te raconter, sur les places publiques, dans les écoles et en compagnie d'un orchestre symphonique de jeunes musiciens, tes enfants extraordinaires venus d'Italie, d'Angleterre, d'Autriche, de Russie et d'ailleurs. Je n'ai jamais trouvé ailleurs dans le monde – voudrait-il préciser – un concentré de diversités qui puisse se comparer au tien.

Grand amour inutile. La communauté de valeurs s'est dissoute, la légende s'est perdue. Le drapeau aux douze étoiles n'enflamme plus personne, il fait bâiller. D'innommables marchands se sont glissés dans le temple et la magnifique utopie ressemble déjà à une ruine, rongée par le temps. Mais si notre *european dream* s'éteint, à quoi se raccrocher ? Comment retrouver notre dignité, celle d'être les fils d'une terre qui après s'être infligé à elle-même et avoir infligé à ses colonies 125 millions de morts en un seul siècle, a su donner vie au plus grand projet de paix de l'humanité ? Comment empêcher nos peuples de faire d'elle l'habituel et commode bouc émissaire de chacun de leurs maux ? Comment les empêcher de démanteler de l'intérieur cette dernière île heureuse sans la défendre contre les glaives de la violence, de l'esclavage et de la dictature qui frappent à ses frontières ? Comment la protéger du retour des nationalismes qui grignotent comme des

Chant pour Europe

termite l'édifice de notre Union ? Pauvre Europe, ultime tranchée des droits, des règles et des garanties, aujourd'hui épuisée et mise à genoux. Incapable du moindre geste d'orgueil face aux dictateurs qui la font chanter en brandissant l'arme des migrants.

Il a vu, à Bruxelles, la nuit hivernale englober le palais babylonien de l'Union, tandis que dans la rue des nuées de lobbyistes et de fonctionnaires parlaient en quête d'un bon apéritif. Il y avait là l'industrie pharmaceutique, les représentants du gaz et du charbon, les vendeurs de software. Il ne manquait que le rêve. Ce grisant parfum de diversité qu'il flairait déjà quand il était petit, à Trieste, dans les berceuses en allemand de sa grand-mère, dans la nostalgie des réfugiés d'Istrie et de Dalmatie, dans la frontière aux portes de chez lui et dans son intimité quotidienne avec le monde slave, brillait par son absence... Mais à présent, où donc as-tu fini ? À coup sûr, dit-il, ce qui reste de toi, ma mère patrie, vaut mieux que rien. La monnaie, les échanges. Mieux que le chaos et la balkanisation définitive. Mais tu es devenue un endroit triste, le rêve de tes origines s'est perdu. Et quand le rêve lui-même disparaît, il ne reste plus qu'à se cramponner au mythe. Il sait qu'aucune communion de peuples ne peut résister en l'absence d'une épopée de ses origines, capable de l'enflammer. Les règles et les programmes ne suffisent pas. C'est pour cela qu'il a écrit, d'une plume de maastricht, ce *Chant pour Europe* : afin de mettre en œuvre un nouveau récit,

Cette nuit-là, un naufrage

en partant d'une épopée plus ancienne et plus radicale que celle des pères fondateurs. Un point d'ancrage sur lequel bâtir un patriotisme de peuples frères, capable de combattre la dérive vers la fragmentation. « Europe, c'est le rêve de ceux qui ne l'ont pas », déclare un des protagonistes de l'histoire, devinant que l'utopie de la Terre du soleil couchant est plus vivante dans le cœur épuisé des migrants que dans ceux des peuples de l'Union. Il sait que chez ces gens en fuite couve un désir désespéré et lancinant, un « mal d'Europe » que nous avons perdu et qui est, par certains côtés, le pendant du « mal d'Afrique » de nombreux Occidentaux, affamés d'exotisme.

Mais voici comment tout a commencé. C'était une nuit, à Santa Maria di Leuca, là où la mer Ionienne et l'Adriatique se touchent dans un bouillonnement d'écume, au pied d'un grand phare. Un rafiot plein de migrants avait fait naufrage et à la lumière des projecteurs un sac blanc avait été déposé sur le quai par une vedette. Il contenait le corps d'une Somalienne enceinte, une des nombreuses noyées, peut-être précipitées dans la mer par les passeurs. À côté du cadavre, un homme debout pleurait en silence. Un scaphandrier, qui avait déjà connu l'horreur de la mer, mais qui néanmoins pleurait en silence, comme un petit garçon.

À dater de ce moment, la femme sans visage a commencé à le réveiller, nuit après nuit. Elle voulait avoir un nom, une histoire. C'était en janvier 2016.

Chant pour Europe

Et il ne connut pas la paix tant qu'il n'eut pas été témoin, au mois de juillet de la même année, d'une nouvelle épiphanie. Des centaines de fugitifs débarquaient d'un bateau de secours à Porto Empedocle. Ils venaient de Syrie, d'Égypte, d'Afghanistan. Cela faisait plus d'un mois qu'ils traînaient au large, refusés par tout le monde. Des fantômes qui descendaient en chancelant le long d'une passerelle, enveloppés dans des gilets de sauvetage jaunes. Du bateau émanait une puanteur de vomi et de kérosène. Les femmes, une douzaine, presque toutes syriennes, furent séparées des hommes et conduites sur un morceau de quai recouvert à la hâte d'une grande bâche turquoise. Là, elles s'assirent en rond, comme pour partager rituellement, en se regardant dans les yeux, la solennité de ce moment.

Avec un pincement au cœur, il se rendit compte que ce rond jaune sur fond bleu reproduisait le symbole de sa constellation bien-aimée, le drapeau de l'Union européenne. Et juste au même moment, une de ces femmes se mit à chanter, à voix presque basse, une de ces berceuses enchanteresses de l'Orient, qui paraissait exprimer, à l'oreille de celui qui l'écoutait, toute la douleur de la patrie perdue et en même temps l'espoir d'un monde nouveau. La jeune chanteuse avait peut-être vingt ans. Ses cheveux noirs coupaient comme une aile de corbeau un profil sémite effilé qui paraissait séparer les deux faces d'une même monnaie. L'une était douce, maternelle ; l'autre exprimait la dureté de sa volonté. Cette ambivalence résumait le mystère de l'éternel

féminin. Cette jeune Syrienne qui avait traversé la mer, terrifiée, donnait une identité à la femme du sac blanc. Un visage, une voix, un nom.

Cette femme, venue de ces mêmes terres aujourd'hui enflammées par un conflit sans fin, lui rappelait aussi autre chose, elle lui rappelait que son continent était une femme et que s'il ne l'avait pas compris plus tôt, c'était à cause d'un article inutile. Il lui suffit de l'éliminer, de dire à haute voix « Europe », plutôt que « l'Europe », pour que la terre de ses ancêtres se fit chair. Et pour qu'elle apparût telle qu'elle était : une fragile créature à défendre et non pas un lambeau de carte géographique. Relue de la sorte, elle engendrait son propre nom, elle déclenchait un récit, elle créait un lien, une appartenance. Quelque chose d'assez semblable à l'illumination qui s'empare de certains Européens, quand ils se trouvent loin de chez eux et comprennent à quel point la vie est difficile et précaire dans le reste du monde.

Ce rafiote, il le comprit, représentait quelque chose d'éternel. Le mythe d'un continent fait de peuples venus de loin. La jeune Syrienne était une réincarnation de la princesse phénicienne, nommée Europe, enlevée par Zeus, sous la forme d'un taureau, et emportée de force vers le grand terminus de la nuit. Ce jour-là, en Sicile, il comprit que le véritable protagoniste de cette histoire, ce n'était pas le dieu violeur, mais bien la femme. Elle dévoilait l'essence féminine de son monde, assiégé par de belliqueuses autocraties machistes, et le fait qu'elle descendait

d'une créature orientale, apportant un sang nouveau. Elle révélait clairement que le lien avec l'Asie était indissoluble et que la seule véritable frontière de l'Europe se trouvait à l'ouest, sur l'océan. Elle confirmait notre appartenance à la Méditerranée, la mer de la complexité, où sont nées la démocratie, la philosophie et la tutelle des droits. Un monde baigné au front par la bonne fortune, béni par un dieu descendu parmi les mortels pour s'incarner dans une femme.

Mais à présent venons-en à nous et au lieu où s'est élaboré ce livre. Ce qui lui a donné le coup d'envoi définitif, ce sont les conséquences du référendum anglais sur le Brexit. Au printemps de 2017, je reçus un coup de téléphone du pays de Galles. C'était Piero, un de mes amis très chers, un homme sensible, fêru de culture antique, marin expérimenté et armateur de *Moya*, un des voiliers les plus anciens de la Méditerranée ; Piero vivait à Cardiff où il enseignait le grec et le latin dans un lycée. En proie à une vive émotion, il déclara que les Anglais « crachaient sur le corps de leur mère » ; le moment était donc venu de refaire le voyage d'Europe et d'en noter le déroulement, afin de « mettre sous le nez de Londres la preuve de son erreur et l'existence d'une histoire portant en germe les valeurs fondatrices de l'Union ».

Ce fut un coup de cravache. J'avais reçu son appel alors que j'étais justement au Liban, l'ancienne Phénicie, c'est-à-dire le lieu même où

Europe avait été enlevée. Je m’y trouvais avec un professeur de musique, afin de sélectionner des jeunes violonistes qui devaient venir renforcer l’orchestre européen auquel je prêtais ma voix à titre de narrateur. Le but de ce défi symphonique était de rappeler aux Occidentaux que leur progénitrice, de même que le Christ et les témoins des autres religions monothéistes, venait d’Orient. Une coïncidence qui m’ôtait toute excuse pour retarder le voyage. Aussi, peu de temps après, au cours d’une année marquée par de terribles naufrages des migrants, étions-nous déjà en mer à bord du vieux *Moya*. Toutes voiles dehors, nous naviguions entre l’Asie et l’Occident, comme pour recoudre la déchirure entre les deux mondes, cicatriser une plaie qui se rouvrait et qui aujourd’hui, hélas, paraît destinée à rester à vif, qui sait encore combien de temps. Au cours de cette expédition, Europe nous envoyait des signaux et nous étions là pour la rechercher. Dans mon cœur, elle avait le visage et le corps de la jeune Syrienne débarquée en Sicile, mais elle pouvait aussi être n’importe quelle réfugiée. Libyenne, Kurde, Bosniaque, Afghane. Ce fut une traversée mémorable. La beauté de l’embarcation, son équipage multilingue, le drapeau britannique à la poupe, jumelé de manière provocatrice à notre drapeau bleu étoilé d’or, tout était fait pour que chacune de nos rencontres avec d’autres bateaux déclenchât un dialogue sur les destinées de l’Europe. Et le mythe, s’entrelaçant avec les désastres de l’actualité – climat détraqué, guerres, migrations, tourisme de masse –

Chant pour Europe

construisait comme par magie un récit d'aventures en équilibre entre le présent et les millénaires passés. Aussi l'aventure, mille après mille, devenait-elle de plus en plus païenne et riche en métaphores, sur une mer emplie de beautés et de tragédies, de divinités et de naufrages, jusqu'au moment où le voyage réel engendra le voyage imaginaire et lui imposa le rythme inévitable des vers.

Écrite la nuit, au milieu d'une tempête de visions, cette histoire n'est rien d'autre qu'une déclaration d'amour à une migrante répudiée par ses propres enfants. C'est son visage de femme qui m'a poussé à chanter la Terre du soleil couchant en des temps où les valeurs s'éteignent, où la cohésion se désunit et où la défense des droits s'affaiblit. Comment réagir autrement à l'éclipse d'une Alliance qui, face à la guerre chez elle, se déplace en rasant les murs et se tait, presque comme si elle avait honte de résister ? Il fallait une histoire tenant de la fable, capable de toucher l'âme des gens ordinaires. Et rien ne lui était mieux adapté que l'histoire de cette femme courageuse qui traverse une mer déchaînée, débarque après mille péripéties et fonde une nouvelle lignée, montrant du doigt le chemin d'une renaissance. Je me rappelle très bien l'occasion où, pour la première fois, j'entendis invoquer l'Europe sans que celle-ci fût en mesure de répondre. Ce fut en Bosnie, en 1992, lorsque les prétendus négociateurs internationaux se présentèrent dans le désordre et soumirent aux belligérants des propositions de paix qui

acceptaient l'idée d'une simplification (et donc d'une séparation) ethnique à titre de condition nécessaire pour mettre fin au conflit. La magnifique diversité de la Bosnie, réinterprétée en qualité d'obstacle et non pas de richesse, servit non seulement à accélérer le sanglant nettoyage ethnique en cours, au lieu de le freiner (ouvrant tacitement la voie au massacre de Srebrenica), mais à piétiner les fondements mêmes de l'Union, construite sur la pré-supposition d'une coexistence dans la diversité.

Le résultat de cette trahison, c'est qu'aujourd'hui, les grandes puissances en sont venues à jouer avec le feu jusque chez nous et que nous n'avons pas été capables d'exprimer la moindre tentative de conciliation, parce que nous ne savons pas quoi opposer à la vision ethnico-raciale de la moitié du monde, de l'ex-Union soviétique au Moyen-Orient et à l'Afrique du Nord. Nous nous sommes bornés à nous définir nous-mêmes en opposition à un ennemi commun, et non par rapport à un noyau de valeurs fondatrices. Et cela, pendant qu'un martèlement médiatique que personne n'entend fait le silence sur les responsabilités de l'Occident et dédouane une manière de penser où les faits ne comptent pour ainsi dire plus et où, bien souvent, rien n'est tel qu'il paraît être ; un système si puissant qu'il annihile la dissension et empêche la dialectique démocratique normale. Écrasés par le manichéisme puritain, nous ne nous battons plus pour que notre adversaire puisse s'exprimer, mais nous coupons court au débat dès sa naissance. La liberté d'expression cède

Chant pour Europe

sous les attaques d'un véritable fascisme de la Toile, qui surexcite les légions de haïsseurs professionnels et offre ses mégaphones à la frustration et à la rancœur.

Je ne parviens pas à oublier le silence embarrassé d'Ursula von der Leyen, debout devant le président turc, Recep Tayyip Erdogan, resté assis sans lui offrir un siège afin de l'humilier en tant que femme et en tant qu'Européenne. En cette occasion, il n'y a pas eu de la part de la plus haute représentante de l'alliance continentale le moindre geste d'orgueil. L'Allemande n'est pas sortie en claquant la porte, mais elle a au contraire avalé la couleuvre. C'est là que j'ai compris qu'aujourd'hui le problème de l'Europe ne tient pas en réalité aux guerres et à l'immigration, mais à l'Europe elle-même. Une Europe privée de dignité et d'identité, qui ne sait pas se définir ni expliquer son rôle. Il n'existe pas à Bruxelles d'organisme chargé de cultiver et de diffuser l'image de l'Union. L'initiative de construire une appartenance commune est confiée à la bonne volonté de quelques visionnaires, laissés de côté par l'appareil officiel. Et pourtant, la tâche ne serait pas bien difficile. Je sais, grâce à mon expérience sur le terrain, qu'il suffirait d'un soupçon de passion narrative pour voir des centaines d'yeux s'allumer devant la légende des origines, lorsqu'on explique que l'Occident, c'est nous et non pas l'outre-Atlantique, parce que le nom Europe est dérivé de Erebu, langue ancienne de la Mésopotamie, et

signifie « Terre du couchant », le lieu où s'abîme le firmament.

Europe, c'est le Parthénon qui n'est pas détruit, mais qui, de temple qu'il était, devient église et puis mosquée. C'est la stratification de plusieurs mondes, c'est la civilisation construite sur les colonnes des vaincus. C'est la tragédie grecque qui représente la douleur des peuples défaits (les Perses), aussi bien que l'indignité des vainqueurs (à savoir les Grecs eux-mêmes qui tuent à Troie les femmes et les enfants). C'est Eschyle qui, après la victoire de ses compatriotes grecs sur l'Asie persique, les exhorte à « respecter les temples et les dieux des vaincus ». C'est une culture qui ne cache pas la bête qui existe en nous, au contraire de la propagande d'aujourd'hui qui galvaude son éthique de la loi du plus fort. Europe, c'est la génération immense des premiers moines bénédictins qui, sans armes, ont converti au christianisme des millions de barbares. C'est Énée – héros asiatique, de même qu'Europe – mis en déroute, qui s'enfuit de Troie en ruines avec son père sur les épaules et son petit garçon cramponné à sa main, qui devient migrant et, à travers Rome, fonde une puissance continentale où les empereurs seront aussi espagnols, africains, illyriens. C'est Alexandre le Grand qui incite ses soldats à épouser les femmes originaires d'Orient, parce que la contamination, c'est la vie, parce qu'elle se trouve à la base de la civilisation et de la culture.

Chant pour Europe

Privés de cette narration, nous nous retrouvons aujourd'hui balbutiants, au bord du gouffre béant devant un monde virtuel qui nous détourne d'une impitoyable réalité faite de saccage et de cynisme ; si bien qu'aujourd'hui les peuples de l'Union européenne se connaissent plutôt moins bien entre eux que lorsqu'il existait des frontières. Les Russes se sentaient plus européens à l'époque du rideau de fer qu'à l'heure actuelle. Face à la guerre en Ukraine ou aux morts de Gaza et d'Israël, quiconque ne se reconnaît dans aucune des deux forces en présence et invoque la paix n'a pas de rivages. Il n'a rien écouté celui qui sent les Arabes et les juifs fils du même destin dramatique ou qui refuse soit la logique de la guerre sainte moscovite, poussant au massacre deux peuples frères, soit l'interventionnisme d'un Occident atlantique réduit à un Far West de suprémacistes, l'arme au poing, toujours prêts à prendre d'assaut leur parlement ou à faire la morale à tout propos, en l'absence de toute éthique.

Face à une Union européenne toujours plus réduite par l'Otan à sa fonction purement stratégique, le mot paix est devenu imprononçable et notre cœur s'est endurci. Et c'est ainsi que beaucoup d'entre nous perdent l'envie de s'indigner pour trop de choses : pour les demandeurs d'asile réduits en esclavage, pour les pratiques d'expulsion illégales, pour la façon dont nous nous abaissons à pactiser avec la Libye et la Turquie qui nous rançonnent au moyen du flot de fugitifs ou pour la manière dont notre ordre du jour politique est aujourd'hui dicté

par des pays ex-communistes porteurs d'une idée « militaire » de la citoyenneté et bien souvent aussi d'une infection antisémite, sans parler de la conception « balkanique » d'un nationalisme primaire qui nous cloue aux scélératesses du ^{xx}e siècle. Des pays qui, au fond, nous méprisent pour notre multiculturalisme et notre position commode de marche arrière, tandis qu'eux combattent en première ligne pour défendre la civilisation contre les Huns.

Mais on a vu parmi les lâches politiques de chez nous le même genre de course pour s'attirer la confiance des lobbies militaires ou vanter les déclarations d'appartenance atlantiste, et cela, bien souvent en l'absence d'une déclaration parallèle de fidélité à l'Europe. C'est ainsi que les nouvelles droites avancent, sans l'ombre d'un sens de l'État, détachées peut-être du fascisme nostalgique en chemise noire, mais esclaves d'une pensée unique de profit, qui partout agonise dans le monde mais recrute ses dernières milices grâce au monopole des moyens de communication, afin de couvrir son avidité et sa volonté acharnée de se soustraire à toutes les règles. C'est cela qui transforme silencieusement nos démocraties en États néoautoritaires, sans que les peuples, bernés, s'en aperçoivent. Aujourd'hui, l'Europe, comme l'Amérique elle-même, pour ne pas dire comme la Russie, sont toutes dirigées de l'extérieur par un pouvoir multinational ivre de toute-puissance, offrant des soutiens financiers aux complotistes et aux négationnistes de tous les pays, avec Google qui espionne nos vies, Amazon qui

Chant pour Europe

gouverne les réseaux physiques et virtuels, Netflix qui avale Pouchkine et Bach et avec des entreprises *over the top* qui colonisent notre imaginaire et orientent à distance le vote de millions d'électeurs

Je ne sais pas si, après les derniers événements, je pourrai encore retourner en paix à Jérusalem ou au Liban, la terre d'où est partie l'héroïne de cette histoire, ou bien écouter à Saint-Pétersbourg *Roméo et Juliette* de Prokofiev, joué par le Berliner Philharmoniker, mais je refuse de penser qu'un morceau de mon monde euroméditerranéen puisse m'être soustrait. Si cela devait arriver, je crains que nous nous en apercevions trop tard – quand le monde arabe échappera à tout contrôle et quand nous aurons poussé la Russie dans les bras de la Chine, si bien que nous nous retrouverons avec l'Asie aux portes de chez nous, comme au temps de Tamerlan – car nous étions fils de la même mère. Et alors, il ne reste qu'elle, la fragile migrante phénicienne au pouvoir de la mer, pour venir nous rappeler qu'au milieu de tant de mythes « machistes » et de « héros » assoiffés d'ennemis, hérissés de cartouchières et gonflés d'hymnes à la gloire des armes, notre diversité est une femme et qu'elle est plus ancienne que le dieu Mars.

Elle se fonde sur le vrai courage, celui du plus faible.

Aux environs de minuit, par mégarde,
j'ai ôté le couvercle d'un guêpier plein de vers.

Les personnages
et leurs diverses appellations

EVROPA

(ensuite Europa), jeune fugitive syrienne
Celle qui porte le nom céleste, Notre Dame de la
Méditerranée, l'Ancêtre, la Reine mère, Chevelure-
aile-de-corbeau, l'Énigme, l'Obstinée, l'Entêtée ;
aux belles chevilles, aux bras blancs.

LA LUNE,

qui veille sur la jeune exilée
Séléné, la Déesse blanche, la Magicienne, l'Amie
des aèdes ; aux seins de bronze.

MOYA,

embarcation anglaise au nom de femme, un nom
gaélique

La Vieille Dame, la Voile rouge, la Dompteuse du
vent, la Fille de l'océan, l'Alcôve sonore, la Grande
oreille, Narval, Argos ; à la poupe arrondie, en
forme de taureau.

PETROS,

nocher grec

L'Aurige, l'Amiral des âmes, l'Aède, Esprit ailé,

Chant pour Europe

Boucles d'écume, le Cartographe, le Chasseur céleste.

ULVI,
coq et maître charpentier, Turc de mère allemande
Œil-d'azur, Tonnerre ; le Circassien, le Télamon,
l'Immense, le Magnanime, le Caucasien ; semblable
à Héphaïstos.

SAM,
maître d'équipage français
Le Fils de mamans juives, l'Ashkénaze, le
Séducteur, Saute-par-la-fenêtre, le Barracuda,
Œil-de-chouette, le Rauque, le Boiteux, le Bancal.

LE NARRATEUR,
astronome d'origine dalmate dont on ne prononce
pas le nom,
Le Scribe, Barbe-de-Neige, le Taciturne.

EUROPE,
Au sens géographique du terme : l'Occident,
l'Estrémadure, le Finis Terrae ou Finistère, le Jardin
des Hespérides, l'Ancien Continent.
Étymologie : vient peut-être du grec ancien « *eurí ops* », c'est-à-dire Vaste Regard, Grands Yeux, Face
de Lune. Mais, il y a aussi « *Érèbe* », qui vient de
l'akkadien (langue morte de la Mésopotamie),
c'est-à-dire l'Ombre, l'Endroit où le Soleil se
couche.

PRÉAMBULE

Au commencement était la mer

Par une nuit d'octobre, limpide,
le commandant Lebris, maître du voilier *Surprise*, battant pavillon français,

vit, au large du golfe de Palerme, une voile couleur de brique fendre la mer en deux comme une lame. Elle faisait route vers le noroît, à l'oblique, et naviguait au près serré.

Il pointa ses jumelles. L'embarcation semblait vide, mais avec une orgueilleuse inertie, elle volait sur les ondes de zinc à contrejour, par un grec de vingt nœuds, tandis que les ailes des mouettes, d'un blanc de neige, couronnaient l'air turquoise.

Ouvrant l'eau, le voilier traçait
un sillage blanc, arrondi, parfait, on aurait dit de la mousse de bière sur les moustaches d'un grenadier prussien au repos.

C'était un voilier de la mer du Nord, en bois massif, vieux de plus d'un siècle, avec des yeux peints sur la proue, comme les navires grecs à la bataille de Salamine. Gréement aurique, grandes voiles. Étranges cornes fixées à la partie postérieure du beaupré.

À la barre de flèche, un corsage de femme en lambeaux, de ce noir aimé des pirates, et à la poupe un pavillon plein d'étoiles.

Piqué par la curiosité, le Français, naviguant au large et tenant tête au poids des lames, se dévia de sa route afin de croiser l'apparition.

Frôlant la collision, il parvint à voir un bref instant un homme seul à la barre, à moitié endormi, passer près de lui à grande vitesse, emmitouflé dans un plaid, le nez busqué, les cheveux incrustés de sel.

Impavide, il allait droit devant, comme si le bateau l'emportait.

« Sa navigation ne connaissait ni latitude ni longitude, mais l'abîme, une descente vers des antres engloutis », devait dire le Français aux autres bateaux.

La voile rapetissa en un clin d'œil, faisant route vers Naples, jusqu'au moment où elle disparut dans une auréole d'éclaboussures.

À dater de ce jour, bien d'autres l'aperçurent, toujours un bref instant, dans le vent : on la vit qui en Crète et qui à Majorque, qui dans la mer Ionienne et qui au large de Marseille.

Sa poupe étant arrondie, profilée,
l'embarcation centenaire ne laissait derrière elle aucune trace d'écume.

De nuit, on ne voyait qu'un sillage de petites bulles couleur de lune, à nul autre pareil, rien qu'une effilochure sinueuse évoquant à peine

la bave luisante d'une limace ou la trace du passage d'un dauphin.

Cette nuit-là, un naufrage

En la croisant, disait-on, les autres bateaux criaient leur nom en guise de salut à la Vieille Dame, mais celle-ci passait en silence, suivant de mystérieuses cartes d'un autre temps.

Jamais elle n'apparut dans un port. Son pilote jetait l'ancre dans des baies cachées, loin des douanes et des paperasses.

Où s'approvisionnait-il ? Mystère. On le vit pêcher en haute mer et cueillir des herbes sur les rivages d'îles lointaines, pendant la nuit.

Même en dormant, il parvenait à naviguer : pour empêcher l'embarcation de lofer, il attachait la barre à sa façon, à une manille proche du plat-bord.

En un rien de temps, la légende de cet homme vagabond et clandestin se propagea.

La dernière fois qu'on le vit, paraît-il, son bateau cornu était amarré à un quai en piteux état dans la ville de Cnide, cité fantôme tout en haut d'un promontoire déchiré par les trilles des martinets noirs, où Vénus célèbre depuis des siècles les épousailles de l'Asie et de l'Europe.

Il dansait, disait-on, tenant entre ses bras une femme inexistante, esquissant les pas souples d'une milonga, ou peut-être d'un tango valse.

Cet homme, je le connaissais. J'ai navigué avec lui jusqu'au bout, jusqu'au jour où il choisit de rester tout seul.

Je me rappelle fort bien le moment où il largua les amarres en pleine nuit à Céphalonie.

Moi, je pleurais en le saluant, mais lui

Chant pour Europe

souriait, tandis que le vent écrivait des paroles entre les virgules que formaient les boucles de ses cheveux.

Oh, Petros, Amiral des âmes, chacun de tes gestes était un chant de louanges !

Lorsque tu empoignais le gouvernail, paisiblement, les trirèmes des Pélages et des Liburniens passaient près de toi et les Néréides chantaient pour toi de suaves chansons.

Au cours de ces journées, Borée me souffla dans le cœur comme il ne l'avait encore jamais fait de toute ma vie

et comme il ne le fit plus jamais après.

Au commencement était la mer. Ensuite seulement, fut créée la voile qui devait la sillonner.

Moya, elle s'appelait *Moya*.

On l'avait mise à l'eau en Angleterre, dans la mer d'Irlande, il y a désormais plus d'un siècle.

Les Orcades rugissaient, le jour où Petros, de loin, la vit fendre dans la brume les ondes grises.

Il la prit pour lui et lui donna un petit air grec en peignant sur sa proue de grands yeux pour conjurer le Matiasma et les monstres des profondeurs.

Chaude, accueillante, berceau idéal, au nom écrit en bronze au faîte de la bôme, sa coque maternelle aidait Petros à faire le point sur la vie.

Elle le transportait au temps du mythe.

On n'y manœuvrait qu'à la main, pas l'ombre d'un winch, des couchettes spartiates, au diable la filière, au diable le frigo, rien d'autre que la cambuse

Cette nuit-là, un naufrage

trois fois plus de drisses et d'écoutes que sur un
bateau normal. À bord,
le temps s'évaporait, se déplaçait avec légèreté
dans la quatrième dimension
là où tout est écrit depuis des siècles.

Table

LIVRE DE LA LIGNÉE

26. La Lune	255
27. La baleine	265
28. Le sang	274
29. L'abîme	285
30. Les quatre vents	294
31. Le géant	302
32. Le passage	308

LIVRE DE LA MER IMMENSE

33. La tortue	317
34. L'hirondelle	329
35. Le retour	343

CHANT POUR EUROPE

« Eu-ro-pa. Les trois syllabes disparues.
Six lettres tombées dans l'oubli, évaporées, dispersées dans le vent
englouties par un virus sans nom
remplacées par de vaines périphrases, chassées par des messages et
des tweets,
dans un vacarme de tiroir-caisse,
disparues dans le fracas de paroles insensées déversées à tort et à
travers. »

L'Europe s'est perdue, elle a oublié son nom, ses origines, et jusqu'à son âme. À sa recherche, quatre Argonautes voguent à bord d'un navire centenaire: la *Moya*. Lors d'une escale au Liban, ils accueillent Evropa, réfugiée syrienne. La jeune femme devient rapidement la figure de proue du navire. Notre équipage va ainsi sillonner vers l'ouest et se rendre témoin de ce qu'est devenue l'Europe. Anciennement terre d'accueil, l'Occident semble avoir bien changé. Dans ce périple à travers la Méditerranée, Paolo Rumiz raconte l'Europe comme nous ne l'avons jamais lue: mythes et légendes, histoire, actualités et voyage se mêlent dans cette épopée poétique.

« Europe, c'est le rêve de ceux qui ne l'ont pas. »

Paolo Rumiz, né à Trieste en 1947, est considéré comme l'un des plus grands écrivains italiens contemporains. Journaliste vedette à La Repubblica, il arpente l'Europe dont il a parcouru toutes les frontières, de l'Arctique à la mer Noire. Reporter de guerre, il a traversé les Balkans; écrivain voyageur il a franchi les montagnes à la recherche d'Hannibal, descendu le cours du Pô...